Mars 2018

I Kiss You

ou l'hétéroglossie du bilinguisme

Catriona Morrison, responsable artistique de la compagnie Verticale établie à Strasbourg, est une Britannique installée en France depuis longtemps, parfaitement bilingue. Elle s'interroge sur cette vie, entre deux langues, dans un spectacle qu'elle veut aussi informatif que drôle.

© *Alain Julien*

Britannique vivant en France, vous écrivez et jouez une pièce sur le bilinguisme : vous mettez beaucoup de vous dans « I kiss you ou l'hétéroglossie du bilinguisme » ?

C'est assez autobiographique, mais le point de départ, c'est vraiment le bilinguisme, cet aller-retour entre les deux langues. J'utilise beaucoup d'anecdotes personnelles, ou plutôt des angles d'attaque pour essayer d'exprimer l'inexprimable. J'interprète un personnage qui s'adresse directement au public et va partir dans des directions

différentes pour s'expliquer, raconter des choses historiques par rapport à la culture britannique et française, parler des différences grammaticales entre les deux langues. Par exemple, en anglais, on est « in love », dans l'amour, alors qu'en français, on est « amoureux » qui est un état de l'amour. Ce n'est pas tout à fait pareil !

Et vous le faites avec humour, en évoquant des quiproquos, des confusions, des stéréotypes ?

Oui, ça ne sert à rien de dramatiser ! J'aborde le regard des Anglais sur les Français et des Français sur les Anglais qui peut être complètement absurde. Je m'amuse des spécificités de chacun : par exemple, boire du thé sans lait pour un Anglais est une catastrophe, il va courir à la boutique du coin pour acheter son lait sinon il ne va pas se sentir bien, alors qu'un Français n'a pas besoin de lait dans son thé mais il est prêt à faire des kilomètres pour aller boire un café. Il ne s'agit pas juste de raconter des anecdotes mais de montrer ce que c'est d'être entre deux langues. C'est comme si on prenait deux photos d'un paysage, l'une à gauche, l'autre à droite : on voit les choses d'un autre angle.

En employant un mot aussi savant que « hétéroglossie » dans le titre de votre spectacle, vous n'avez pas peur d'effrayer le public ?

Quand on s'intéresse au langage, on se rend compte qu'il y a un côté savant, mais aussi affectif et sensuel. Le titre ressemble à la pièce mais il n'y a rien d'effrayant là-dedans : cela raconte comment on s'attache à une langue et à l'identité intime d'une personne à travers cette langue.

Votre personnage, Kerry Morris va demander la nationalité française, mais se pose beaucoup de questions car elle le vit un peu comme une perte d'identité…

Oui, langue et identité sont liées. Quand je suis arrivée en France, je rentrais rarement dans ma famille en Angleterre, j'avais l'impression de perdre mon anglais et une partie de mon identité. C'est rare que je parle en anglais avec des Français : c'est un peu gênant, c'est comme si j'enlevais une couche de vêtement et dévoilais ce qu'il y a dessous. L'anglais, c'est vraiment une partie de moi. C'est la langue de mon enfance et de la famille : j'y ai un rapport affectif. Le français, j'ai fait des efforts pour l'apprendre, c'est plus un rapport de travail, l'heure des premières discussions philosophiques, d'un autre regard porté sur le monde.

C'est presque schizophrénique comme situation ?

Dans tout le projet, il y a cette question : est-ce que les bilingues sont schizophrènes ? Il y a cette impression d'être coupé en deux, entre deux langues, deux cultures, deux opinions... Mais tout ça est lié avec beaucoup d'humour : ce n'est pas une conférence, ce n'est pas une plainte, c'est un questionnement.

☛ Propos recueillis par Sandrine Bavard en mars 2018